LE PROTAGONISTE ET SON DISCOURS DANS VENDREDI OU LES LIMBES DU PACIFIQUE *DE MICHEL TOURNIER*

Mihaela MITU
Universitatea din Piteşti

Résumé : *Il existe, dans l'acte de narration, tout un jeu énonciatif lors duquel les deux instances narratives, le narrateur et le protagoniste, se trouvent dans un incessant « dialogue », le plus souvent implicite. Dans notre étude, nous désirons analyser les implications du protagoniste dans le jeu narratif et les marques linguistiques par lesquelles sa présence se fait sentir. L'objet de nos analyses est le roman de Michel Tournier Vendredi ou les Limbes du Pacifique.*
Mots-clés *: jeu énociatif, narrateur, protagoniste*

Le premier roman de Michel Tournier, *Vendredi ou les limbes du Pacifique* (dorénavant VLP) met en scène un personnage célèbre, Robinson, qui reprend le nom de son ancêtre mythique mais change d'identité psychique au fur et à mesure qu'il fait l'apprentissage de la solitude.

Jeté sur l'île déserte, le héros de **VLP** fait l'expérience du naufragé. Expérience ontologique en quelque sorte, décrite par un observateur dont la médiation nous permet de suivre le héros depuis son réveil sur la rive et jusqu'à l'exploration de l'îlot et la prise de conscience de sa solitude ; faits et gestes d'un côté, modifications mentales de l'autre, ou tout ensemble, tout cela nous est présenté et rapporté avec rigueur et fidélité. Cependant nous, lecteurs, restons au seuil de l'essentiel qui réside dans la réalité non seulement vue et enregistrée, mais encore déchiffrée par celui qui la vit. Autrement dit, pour cerner la personnalité complexe de ce protagoniste, la présentation directe de l'aventure d'une âme s'impose. Alors la médiation du narrateur est tempérée et le protagoniste prend la parole.

La visite de l'épave met Robinson en possession de livres dont le texte a été effacé par la mer et la pluie. Pages redevenues vierges, précieux *palimpseste*, ces livres deviennent le journal intime du héros. Avec le log-book l'autonomie subjective du protagoniste éclate ; le personnage acquiert une identité propre qui, le plus souvent échappe à la « *tyrannie* »de son créateur. Ce sont les pages où Robinson témoignera de lui-même, de son histoire, en une reconquête initiatique de son être et de son langage.

Le log-book abonde d'une part en questions métaphysiques (dans le sens sartrien) sur l'angoisse de l'existence, l'absence d'AUTRUI, le rôle de l'écriture et du langage dans la création du « *moi* », un « *moi* » qui renaît dans l'acte de la création et à travers cette activité.

D'autre part les pages du journal révèlent la manière dont Robinson perçoit la morale, ses rapports avec le christianisme ses rapports avec la nature, le rôle de l'argent dans la société. Ce sont des questions qui touchent le rapport de l'individu à la société,

L'effet sujet en est puissant par la quantité : le journal de Robinson occupe presque 30% du roman (plus de 65 pages sur 218), et par le genre du discours : dans le journal, le « *je* » est omniprésent, à la fois auteur et thème principal, centre autour duquel est organisé le discours.

BDD-A5446 © 2006 Universitatea din Piteşti
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.115 (2026-11-17 07:50:45 UTC)

D'ailleurs Robinson caractérise lui-même le journal qu'il écrit et les débats qu'il y note :

« *Ce que je viens d'écrire n'est-ce pas cela que l'on appelle philosophie ?* » (**VLP** : 75).

Il est intéressant d'observer l'effet –sujet tel que celui-ci apparaît à travers les thèmes qui retiennent l'attention de Robinson.

L'un des premiers problèmes auxquels s'intéresse Robinson dans son journal est celui qui a un rapport direct avec sa personne et son existence sur l'île. La solitude forcée de Robinson lui fait écrire dans les premières pages du journal :

« *Je sais maintenant que chaque homme porte en lui et comme au-dessus de lui un fragile et complexe* ***échafaudage*** *d'habitudes, réponses, réflexes, mécanismes, préoccupations, rêves et implications, qui s'est formé et continue à se transformer par les attouchements perpétuels de ses semblables. Privée de cette sève, cette délicate efflorescence s'étiole et se désagrège. AUTRUI, pièce maîtresse de mon univers …* » (**VLP** : 44).

Au principe de départ pour le grand « *Voyage* » - l'aventure consignée dans le journal – préside donc le **Regard** ou, plutôt, l'absence de regard. Ainsi, justifie-t-il la tenue régulière d'un log-book grâce auquel l'usage de la Parole le protège contre la « *suprême déchéance* ». Le journal sera l'endroit où Robinson se parle.

Le discours de Robinson c'est son écriture. Il y a peu de dialogues représentés : les quelques paroles échangées avec le capitaine de la Whitebird ne font qu'accentuer la distance qui sépare Robinson du « *monde civilise* », d'autrui. Nous lisons dans le journal les réflexions de Robinson envers les autres : « *C'était cela autrui : un possible qui s'acharne à passer pour réel* ». Il y a aussi à noter le dialogue entre Robinson et Vendredi présent dans la deuxième partie du roman qui se distingue par l'extrême concision des propos et qui ne représente que le commentaire d'une action. Cette fois-ci le dialogue sert à suggérer au lecteur l'entente parfaite entre les deux habitants de l'île. Les gestes, la mimique, le langage du corps l'emportent sur la parole.

Ces réflexions produisent un enjeu pragmatique puissant : Robinson construit un univers où l'altérité a disparu, suggérant un monde « *réel* » à son image. Désormais le héros de **VLP** sera en quête de l'**autre** à travers le « *moi* ». Jean-Raoul Austin de Drouillard note à ce propos (1992:119): « *Il* [Robinson] *se présente comme un être déchiré, torturé par l'angoisse métaphysique dont le salut passe inévitablement par une initiation douloureuse mais libératrice* ».

Les investigations de Robinson se déroulent sur deux plans :

a) **à l'extérieur**, à la surface de l'île : la frénésie du travail, l'organisation et l'ordre, la conquête de l'espace ;

b) **à l'intérieur**, deux expériences de profondeur : la descente aux entrailles de l'île « *la souille et la grotte* », qui signifient à la fois un processus continuel d'introspection.

Grâce à l'absence d'autrui - autrui aurait fait obstruction, sur ses relations avec les choses – Robinson commence ses expériences initiatiques.

Il pose le problème de la connaissance (**VLP** : 81), des relations sujet – objet (**VLP** : 82) : il s'extasie devant l'argument ontologique[1] :

*« Toujours ce problème de l'existence. Il y a quelques années, si quelqu'un m'avait dit que l'absence d'autrui me ferait un jour douter de l'****Existence****[2], comme j'aurais ricané ! Comme je ricanais en entendant citer parmi les preuves de l'existence de Dieu le* ***consentement universel !*** *La majorité de tous les hommes, de tous les temps et de tous les pays croit ou a cru à l'existence de Dieu. Donc Dieu existe. Etait ce bête !*

BDD-A5446 © 2006 Universitatea din Pitești
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.115 (2026-11-17 07:50:45 UTC)

La plus bête des preuves de l'existence de Dieu. Quelle misère en comparaison de cette merveille de force et de subtilité, l'argument ontologique ! (…) *La preuve par le consentement universel. Je sais aujourd'hui qu'il n'y en a pas d'autre. Et pas seulement pour l'existence de Dieu* » (**VLP** : 110).

Le héros s'interrogera sur le sens du terme « *exister* » ou de certaines expressions :

« *Exister , qu'est-ce que ça veut dire ? Ça veut dire,* ***être dehors, sistere ex*** » (**VLP** : 110).

Robinson fait des réflexions sur le rapport entre le désir sexuel et la mort et décèle un instinct de mort à l'œuvre dans l'acte de procréation[3] .

« *Procréer, c'est susciter la génération suivante qui innocemment, mais inexorablement, repousse la précédente vers le néant. […] l'instinct qui incline les sexes l'un vers l'autre est un instinct de mort* » (**VLP** : 112).

Le protagoniste note dans son journal, en fin observateur, toutes les étapes parcourues sur la voie de la transformation : « *j'ai franchi ainsi une nouvelle étape dans la métamorphose qui m'importe* (**VLP** : 114).

« Quelle étrange métamorphose ne suis-je en train de subir pour que moi, le plus positif, le moins spéculatif des hommes, j'en arrive non seulement à me poser de pareils problèmes, mais apparemment du moins, à les résoudre » (**VLP** : 76).

a. Le registre lexico-sémantique

Le langage de Robinson se distingue par la recherche de mots rares, précis et mystérieux. Dans son ouvrage **Vendredi ou les Limbes du Pacifique, quatre lectures possibles,** Fr. Stirn en fait un bref inventaire auquel nous ajoutons encore quelques termes : *tigelle, véracité, s'étider, nauséabonde, sépulcrale, miche, mitron,* etc.

Il emploie des termes spécialisés provenant des sciences de la terre, de la biologie, de l'astronomie. Il égraine dans son discours des mots d'origine latine (*a priori, ex sistere, habitus virtus*) et fait souvent appel à l'étymologie pour justifier son raisonnement, pour y ajouter d'autres arguments et faire passer la preuve.

Bien que ses vastes connaissances soient en quelque sorte motivées, Robinson est le jeune licencié qui a quitté sa famille, il est peu probable que ce héros, âgé de vingt-deux ans, ait pu acquérir tant d'informations. L'érudition de Robinson a, sans doute, une fonction rhétorique dans la mesure où elle contribue à l'ethos du personnage locuteur. Le journal permet à Robinson d'être « *le philosophe de ces aventures* »[4]. Le lecteur se sent attiré par un tel personnage, imbu de culture, ayant une capacité tout à fait exceptionnelle à se servir du langage, à en faire en véritable instrument de persuasion.

Les figures de style préférentielles marquent la fascination de Robinson pour tout ce qui exprime la réversibilité des valeurs.

L'oxymore qui rapproche des termes dont les significations se contredisent ou semblent même tout à fait incompatibles. Considéré comme figure symptôme du discours pamphlétaire, l'oxymore devient l'expression condensée du malaise du pamphlétaire qui éprouve le sentiment de vivre dans un « *monde à l'envers* », soumis à une perversion systématique des valeurs[5].

Dans **VLP** l'oxymore exprime l'état d'incertitude, cet envers de la vie qu'est la solitude forcée de Robinson :

« *Cette formule épineuse me comble d'une* ***sombre satisfaction*** » s'exclame Robinson, voyant chanceler son identité. Avant de descendre dans la grotte, Robinson s'interroge sur le bien fondé de sa décision : « *Mais le mal n'a-t-il pas toujours été le signe du bien ?* » (**VLP** : 94).

BDD-A5446 © 2006 Universitatea din Pitești
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.115 (2026-11-17 07:50:45 UTC)

De même, au moment où il est blotti dans la grotte, Robinson se sent flotter « *dans des ténèbres blanches* » (**VLP** : 91), et observe « *l'obscurité lactée* », la « *nuit lactée* », « *la blancheur qui se noircit* », se trouvant alors dans un « *état d'inexistence* ».

L'oxymore réalise sous une forme concise la conjonction des contraires. Il exprime le malaise d'un être en pleine transformation et sa prise de conscience de l'existence d'un monde paradoxal, mais bien réel, au delà des normes morales et logiques.

Le chiasme introduit une inversion à l'intérieur de la phrase en croisant des segments de deux groupes de mots syntaxiquement identiques et sémantiquement opposés.

Comme il s'adonne à la réflexion philosophique, Robinson utilise parfois cette figure de style pour exprimer l'ambivalence de sa pensée, ainsi que ses opinions sur une société à laquelle il se sent de moins en moins attaché. Ainsi Robinson voudrait-il écrire en lettres de feu sur la grève de Speranza : « *Si les coquins savaient l'avantage de la **vertu**, ils deviendraient **vertueux** par **coquinerie*** (**VLP** : 124).

Les pages du journal de Robinson mettent en relief ses tensions conflictuelles et révèlent un état de déshumanisation graduelle qui est nécessaire avant la rédemption finale qui le fera accéder à une sorte d'éternité : les rapprochements antonymiques, ayant pour but de rendre perceptible au lecteur la déshumanisation du protagoniste, abondent dans ces pages. Par exemple, analysant la situation où il se trouve, Robinson remarque :

« *Il viendra fatalement un temps où un Robinson de plus en plus déshumanisé ne pourra plus être le gouverneur et l'architecte d'une cité de plus en plus humanisée* » (**VLP** : 109).

Si nous prenons en considération la position que cette remarque occupe dans l'espace matériel du texte, nous remarquons que cette réflexion se trouve au beau milieu du roman. C'est une phrase doublement marquée, car elle suggère par le contenu et la place occupée que le héros a déjà parcouru une étape, que le lecteur devrait s'attendre dorénavant à des renversements dans le rapport que le protagoniste a avec le milieu environnant.

Réfléchissant sur le rapport entre le sexe et la mort, Robinson arrive à la conclusion suivante :

« *C'est apparemment un **plaisir égoïste** que poursuivent les amants, alors qu'ils marchent dans la voie de l'abnégation la plus folle (…). J'imaginais aussitôt un débat dramatique entre cette **force de vie** – l'individu – et cette force de mort, le sexe* » (**VLP** : 112).

S'abandonner aux forces de vie signifie pour Robinson renoncer à ce qui est humain (l'esprit d'organisation, la thésaurisation, le désir sexuel etc.) pour entrer en communion avec la nature et retrouver l'état de bonheur primordial.

Les phrases construites sur le rapprochement antonymique de deux images ou de deux idées ne recherchent pas seulement l'effet de style. Elles jouent un rôle récapitulatif et explicatif des transformations subies par le protagoniste. Elles créent l'effet-sujet et correspondent ainsi à une articulation importante du récit. Elles soulignent un moment crucial, préfigurant une aventure déterminante et expriment une constante du caractère du personnage, l'introspection.

b. Les expressions évaluatives

Dans le discours de Robinson les expressions évaluatives, affectives et modalisatrices, marques subjectives par excellence, abondent. Mais ces indices articulant des jugements se présentent souvent sous une forme *para-doxale* qui consiste

BDD-A5446 © 2006 Universitatea din Pitești
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.115 (2026-11-17 07:50:45 UTC)

dans l'association de deux qualificatifs évaluatifs contradictoires selon la **doxa**[6]**.** Ces jugements de valeur glissent des critères communément partagés à des critères personnels.

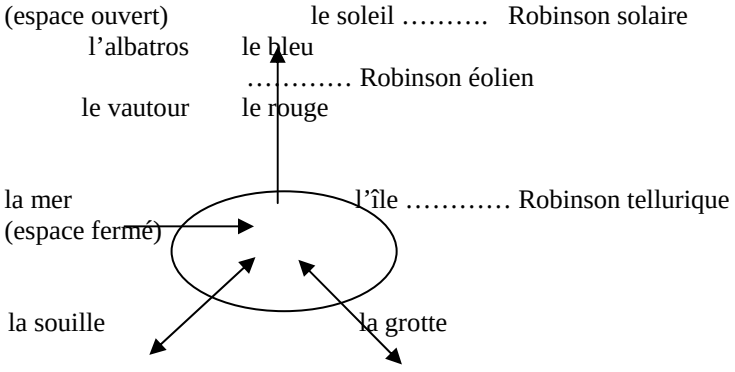
Nous avons déjà mentionné la conception de Robinson, exposée dans son journal, à propos de la solitude qu'il ressent comme une menace contre son statut d'être social. Et pourtant, dans le même journal, quelques pages plus loin, nous lisons :

autrui « *est un puissant* ***facteur de distraction*** *»* qui « *nous dérange sans cesse et nous arrache à notre pensée actuelle* » (**VLP** : 29), et encore : « *il me semble que la présence d'autrui (…) est une cause grave de confusion et d'obscurité* » (**VLP** : 80) ; ou : « *en l'absence d'autrui il n'y a plus de distraction, plus de décalage entre sujet et objet, parce que le moi s'identifie au monde. (…) Alors Robinson est Speranza »* (**VLP** : 83).

G. Deleuze (1969:367) note à ce propos que le roman ne fonctionne pas « *comme un autrui retrouvé* ». Selon Deleuze la structure Autrui a disparu ou plutôt c'est Robinson qui l'a détruite. Créer « *l'empire du moi* »[7], un moi qui se cherche, se découvre et se fait voir semble être le sort de ce protagoniste.

C'est l'un des points qui marquent l'écart par rapport au journal de son prédécesseur.

Ces jugements paradoxaux ont le but de marquer la transformation du protagoniste, l'emprise de l'influence extérieure – le monde végétal – sur son statut psychique. L'appropriation de l'espace, l'identification avec celui-ci et le saut vers une autre dimension, au delà du contingent, sont graduellement marqués dans le texte par la manière dont le héros perçoit les éléments du milieu environnant. Ces éléments sont repérables au niveau figuratif (éléments signifiants au niveau du texte) par les termes : *mer, terre* (*grotte, souille), le vautour, le rouge, vs. l'albatros, le bleu, le soleil* (*le roux, l'or*). Ce sont des termes qui organisent deux types d'espace :



Cognitivement et physiquement la catégorie de l'espace se caractérise par le fait qu'elle est la « *forme de l'intuition du sens externe* » (Kant) ; cela signifie que cette catégorie peut être psychologiquement, à tout moment, convertie en perception ou en représentations spatiales concrètes. La perception et la représentation de l'espace sont perçues différemment par Robinson pendant son séjour sur l'île et correspondent à son état psychique. Ces perceptions représentations - marquant l'évolution du héros – sont repérables au niveau de la manifestation discursive par des termes tels : la mer – l'île ; la grotte – la souille.

BDD-A5446 © 2006 Universitatea din Pitești
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.115 (2026-11-17 07:50:45 UTC)

L'**océan** devient pour Robinson « *le dos d'un animal fabuleux (…), l'œil immense bleu et humide, scrutant les profondeurs du ciel* » (**VLP** : 22-23). Cette image éclaire la perception que Robinson a du même espace : « *surface dure et élastique* », « *métallique* » etc. La mer s'avère hostile : elle est *élastique* », « *métallique* » etc. La mer s'avère hostile : elle est une « *plaine métallique* », « *sa tentation* », « *son piège* », « *son opium* ». Cette étendue d'eau devient ainsi un espace interdit, fermé. La représentation et la perception s'éclairent réciproquement.

A l'opposée l'île est « *immense…, vierge, pleine de promesses limitées et de leçons austères* ».

L'île est l'espace ouvert que Robinson ne voit pas au début de son arrivée, aveuglé par son passé d'homme civilisé en rupture totale avec la Nature. Cet espace sera baptisé, en un premier temps, du nom de *Désolation*. Plus tard, au moment ou Robinson commence à s'ouvrir vers la connaissance du monde environnant, au moment où il aura renoncé à s'évader sur la mer, l'île sera baptisée *Speranza*.

Le référent de l'île reste le même, mais le nom devient positif et amène dans l'imaginaire de Robinson des connotations amoureuses: « *nom mélodieux et ensoleillé qui évoquait en outre le très profane souvenir d'une ardente italienne qu'il avait connue jadis quand il était étudiant à York »* (**VLP** : 45).

Symboliquement, Robinson passe de la terre (le continent) à une mer désirée pour revenir à la terre (l'île); il passe d'un espace rêvé (la mer) à un espace réel (l'île).

Cette première étape dans la fuite sur l'axe horizontal est doublée par le plongeon dans la profondeur, espace physique (la souille) qui signifie aussi profondeur psychique (introspection).

Peu à peu la régression physique, vers l'animalité qui accompagne l'enfouissement dans la souille, entraîne Robinson vers la rêverie et vers une régression psychique tout aussi radicale. Le plongeon de Robinson dans la souille peut être interprété comme un glissement du monde humain vers le monde animal et minéral.

« *C'est alors qu'une statue de limon s'anima à son tour et glissa au milieu des joncs. Robinson ne savait plus depuis combien de temps il avait abandonné son dernier haillon. Il ne craignait plus d'ailleurs l'ardeur du soleil car une croûte d'excréments séchés couvrait son dos, son flanc et ses cuisses. Sa barbe et ses cheveux se mêlaient, et son visage disparaissait dans cette masse hirsute. Ses mains devenues des moignons crochus ne lui servaient plus qu'à marcher …* » (**VLP** : 47).

Robinson s'abandonne à l'animal, se roule dans ses propres déjections.

La boue[8] marie deux éléments : la terre et l'eau, elle rappelle le limon originel dont l'homme a été modelé. La boue est aussi la décomposition. L'immersion dans la souille va de pair avec une régression qui est d'autant plus négative chez Robinson qu'elle suscite irrésistiblement chez lui des phantasmes morbides. La boue est la décomposition qui guette l'homme, la dissolution de l'humain dans l'informe. La vision de Lucie, sa sœur défunte, est le signal d'alarme : il est temps que Robinson s'échappe à cette terre sangsue.

Cette régression dans sa propre histoire va produire, par une inversion étrange, la mise en lumière de la figure du père, « *petit homme humble et frileux, toujours perché sur son très haut pupitre ou inclinant les lorgnons sur un livre de compte* » (**VLP** : 39).

La **grotte** apparaît au niveau de la manifestation textuelle comme un symbole ambivalent. *La grotte* représente premièrement « *le tombeau* » pour devenir ensuite la « *matrice maternelle* ». Pour Robinson la grotte est :

« *le sein de Speranza* »,

BDD-A5446 © 2006 Universitatea din Pitești
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.115 (2026-11-17 07:50:45 UTC)

« *Elle réunit miraculeusement la paix des douces ténèbres matricielles et la paix sépulcrale, l'en deçà et l'au – delà de la vie* » (**VLP** : 87).

Robinson perçoit cet espace en deux manières différentes :

Le Côté négatif : La Grotte :	**Le Côté positif : La Grotte :**
- apparentée à la souille - apparentée à un état de laisser-aller, à des tendances de résignation - est un en deçà de la vie - le retour à la vie fœtale - l'inceste avec la mère - la paix post mortem dans le ventre de la terre	- ramène le personnage à lui-même - Robinson devient conscient de la situation d'homme en chemin entre la mort et la naissance - a une valeur initiatique - le passage par la grotte représente l'éveil de Robinson à la conscience

A l'intérieur du symbole de la *grotte* se développent les paires d'opposition suivantes :

fermé	vs.	ouvert
silence	vs.	bruit
immobilité	vs.	mouvement
sombre	vs.	lumineux
froid	vs.	chaud

« *La deuxième fois le soleil pénètre, tel un éclair, il se produit un changement inattendu (…) Tout à coup l'obscurité changea de signe. Le noir où il baignait vira au blanc. Désormais c'était dans des ténèbres blanches qu'il flottait* » (**VLP** : 89-91).

Le passage du noir au blanc révèle la véritable nature féminine de la grotte (Robinson s'imagine renaître du ventre de la terre). Une troisième fois un éclair atteint Robinson. Le passage « *éclair* » du blanc au noir et du noir au blanc, est pour Robinson une révélation et un avertissement. Il pressent le changement qui se produira.

Dans les quatre premiers chapitres du roman, le terme « *le vautour* » renvoie dans la réflexion de Robinson aux thèmes de « *la mort* » et de l'« *immortalité* ». Dès son arrivée sur l'île Robinson est accueilli par « *une demi-douzaine de vautour, la tête dans les épaules* » qui « *le regardaient approcher de leurs petits yeux* roses ». Toujours à l'affût ils sont désignés par les termes de « *charognards* », « *serviteurs de la mort* » (p.15-16) et semblent à Robinson « *invulnérables* » et « *immortels* ».

« *Les oiseaux n'évitaient que paresseusement les pierres et les bûches comme si, serviteurs de la mort, ils étaient eux-mêmes immortels* ».

Mais petit à petit la perception de Robinson sur ses compagnons change ; il les observe et analyse leur mode de vie les désignant du terme de « *conseil d'administration* ». Ainsi arrive-t-il à constater que ces oiseaux qui se nourrissent de

BDD-A5446 © 2006 Universitatea din Pitești
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.115 (2026-11-17 07:50:45 UTC)

charognes tirent des énergies nouvelles des produits de la décomposition et transforment par leur cycle digestif la mort en vie.

Dans les quatre derniers chapitres, ce spectacle de la mort apparaît comme régénérateur des forces vitales. Précurseur du règne éolien (**VLP** : 175) car il prête ses ailes à la harpe éolienne, le vautour symbolise l'ascension de Robinson vers le règne solaire.

Le *vautour rouge* qui symbolise la réalité tellurique (matricielle et charnelle) est élevé dans la deuxième partie du roman à la dimension aérienne. Et pourtant le *vautour* et le *rouge* doivent être remplacés par l'*albatros* et le *bleu*. « *Maintenant (…) l'albatros est mieux que le vautour et le bleu est mieux que le rouge* » (**VLP** : 183) affirme Vendredi pendant qu'il dépose devant Robinson des plumes d'albatros et de la peinture bleue. Il annonce une combinaison claire des quatre symboles étroitement liés :

le *vautour* et *le rouge* vs. l'*albatros* et le *bleu*

L'*albatros* renvoie à la vie spirituelle et le *bleu* renvoie à la vie éternelle. Il apparaît aussi qu'« *il existe sur l'île deux airs* », un air terrestre (le *vautour rouge* = oiseau terrestre – couleur chaude terrestre) et un air céleste (l'*albatros bleu* = oiseaux de mer – couleur céleste).

C'est comme si le monde tellurique et le monde aérien comptaient chacun quatre éléments. On peut parler ainsi du « *passage* des *éléments de la terre (.. .) qui les renferme et les astreint, les contient dans la profondeur des corps* » aux *éléments du ciel* (…) « *avec la lumière et le soleil qui les portent à l'état libre et pur* » (**VLP** : 189).

L'inversion symbolique entre les quatre éléments marque le passage de Robinson des « *éléments contingents* » aux « *éléments libres* » et atteste son entrée dans une nouvelle ère qu'il va pouvoir explorer et réfléchir par l'écriture.

Sous l'influence de Vendredi, Robinson s'expose au soleil et rend un culte au dieu-soleil ; il s'adonne aux amours ouraniennes et finalement sera métamorphosé par le soleil qui lui confère une jeunesse éternelle.

La statue de limon sera transformée en une statue d'airain sous l'influence bénissante du soleil.

« *Robinson avait oublié l'enfant. Redressant sa haute taille, il faisait face à l'extase solaire avec une joie presque douloureuse. Le rayonnement qui l'enveloppait le lavait des souillures mortelles de la journée précédente et de la nuit. Un glaive de feu entrait en lui et transverbérait tout son être. Une profonde inspiration l'emplit d'un sentiment d'assouvissement total. Sa poitrine bombait comme un bouclier d'airain. Ses jambes prenaient appui sur le roc, massives et inébranlables comme des colonnes. La lumière fauve le revêtait d'une armure de jeunesse inaltérable et lui forgeait un masque de cuivre d'une régularité implacable où étincelaient des yeux de diamant* » (p.217-218).

Le chapitre X peut être considéré comme une invocation et un hymne adressé au soleil.

Le soleil, considéré d'abord comme une force dangereuse, négative et douloureuse, constitue pour Robinson la troisième étape de son développement - l'étape solaire – dans laquelle il trouve son épanouissement total.

Le soleil considéré par Robinson élément destructeur devient, à la fin du roman, facteur dispensateur de vie et d'immortalité.

Le thème du soleil est soutenu par les sous-thèmes de l'**or** et du **roux**. Le soleil est pour Robinson:

BDD-A5446 © 2006 Universitatea din Pitești
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.115 (2026-11-17 07:50:45 UTC)

« *la masse ruisselante d'or et de pourpre* », « *le père divin* », « *le premier rayon* » qui « *a jailli et s'est posé sur mes cheveux rouges, telle la main tutélaire et bénissante d'un père* » (p.184).

« *Le thème de l'or en tant que reflet (...) constelle avec la lumière et la hauteur et surdétermine le symbole solaire* »[9].

Dans les quatre premiers chapitres, les thèmes du roux et de l'or sont des thèmes négatifs.

Le roux est la couleur abhorrée des cheveux de Robinson – « *comme je le récusais passionnément ce chef flamboyant* » et l'or représente le passé inaccessible, l'illusion de ce passé et les fantasmes qui, en résultent. La carène du galion[10] issu de l'imagination délirante de Robinson est dorée et les passagers du navire vêtus de blanc mangent dans de la vaisselle d'or.

Mais l'or prend déjà une valeur positive en tant que monnaie car Robinson considère que les hommes vénaux sont moins dangereux que les idéalistes et seuls capables d'instaurer « *l'âge d'or* »[11] (cf. V.1.b).

Ensuite l'**or** devient le symbole de la réussite. Nous mentionnons en ce sens l'or des blés - réussite agricole -, l'or « *violacé* » des fleurs des mandragores – réussite sexuelle –, et enfin l'or céleste du cerf – volant de Vendredi, introduit par l'or du papillon qui fait accéder Robinson au règne aérien.

Comme un couronnement des occurrences de l'**or** et du **roux**, dans les trois derniers chapitres ces couleurs renvoient à la splendeur de l'éblouissement solaire.

L'enfant qui rend la vie a Robinson est roux et le soleil se lève, tel Robinson, couronné de « *cheveux roux* ». Robinson devient semblable au soleil et le soleil devient semblable à Robinson. La métamorphose solaire est fusion.

Les évaluations ambivalentes de Robinson sous-tendent la structure dichotomique du roman et s'organisent en un réseau de relations qui attestent l'évolution existentielle du personnage.

Ces termes, organisés autour des thèmes « *mort – vie* », « *ignorance – savoir* » s'opposent deux à deux dans l'espace et dans le temps « *constituent un univers dichotomique comprenant une partie souterraine, qui donne son cadre à l'aventure de la profondeur, et une partie de surface, présentant le champ du possible* »[12].

Parcours narratif-macro-structure argumentative

Par les réflexions notées dans son log-book, par le choix et la forme qu'il donne à ses raisonnements ce protagoniste qui ne cesse de « *faire de la philosophie* » impose à son existence un schéma narratif « *mythique*[13] »

qui pourrait être figuré en terme de syllogisme[14] :

Je suis Adam, seul, l'Androgyne,

Adam cherche à retrouver l'état de bonheur d'avant la Chute

L'initiation est le chemin à prendre pour obtenir la rédemption

Ou

« *Zoroastre traverse les épreuves de la solitude pour atteindre l'état divin exprimé par l'androgynat* ».

« *Je ressemble à Zoroastre*

L'initiation est le chemin à prendre pour obtenir la rédemption »

Et alors Robinson mobilise tout un arsenal d'arguments pour confirmer cette interprétation des événements. Parmi les figures argumentatives favorites nous pouvons

BDD-A5446 © 2006 Universitatea din Pitești
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.115 (2026-11-17 07:50:45 UTC)

mentionner l'**argument de l'exemple** (tiré de l'histoire, de la réalité ou de l'expérience personnelle).

Le sorite : enchaînement de syllogismes particulièrement efficace pour éliminer des réalités indésirables[15].

Pour transformer et adapter la réalité à son image, à sa vision, Robinson se sert souvent de la **pseudo-définition**. C'est la figure argumentative où le prédicat n'explicite pas les sèmes du thème mais il lui attribue des connotations nouvelles. Ainsi la définition peut devenir un argument déguisé, d'autant plus efficace qu'il se donne des allures de définition linguistique ou logique[16] :

"La souille est ma défaite, mon vice. Ma victoire, c'est l'ordre moral que je dois imposer à Speranza contre son ordre naturel qui n'est que l'autre nom du désordre absolu » (**VLP** : 41).

Pour justifier le bien-fondé du programme narratif choisi, à savoir : « *construire, organiser, ordonner* », Robinson prend l'exemple et la fausse définition comme preuves argumentatives :

« *Mon éducation m'avait montré dans le vice un excès, une opulence, une débauche, un débordement ostentatoire auxquels la vertu opposait l'humilité, l'effacement, l'abnégation. Je vois bien que cette sorte de morale est pour moi un luxe qui me tuerait si je prétendais m'y conformer. Ma situation me dicte de mettre du* ***plus*** *dans la vertu et du* ***moins*** *dans le vice, et d'appeler vertu le courage, la force, l'affirmation de moi-même, la domination sur les choses. Et vice, le renoncement, l'abandon, la résignation, bref la souille* » (**VLP** : 42).

Les valeurs de la société se trouvent ainsi inversées. Rien ne cadre plus avec les normes de la société dans laquelle il avait vécu.

La **petitio principii** est l'argument où la conclusion est contenue dans les prémisses : *« Je lis chaque jour la Bible. Chaque jour aussi je prête pieusement l'oreille à la source de sagesse qui parle en moi, comme en chaque homme. Je suis parfois effrayé de la nouveauté que je découvre et que j'accepte cependant, car aucune tradition ne doit prévaloir sur la voix de l'Esprit Saint qui est en nous* » (**VLP** : 42).

A ces figures argumentatives s'ajoutent toutes les formes d'**analogie** et de rapports repérés par Robinson et dont la fonction est de confirmer sa vision du monde. L'argument analogique sert à confirmer les révélations initiatiques enfermées dans les actes. Ainsi, par exemple, le plongeon dans la souille et l'entrée dans la grotte, situations qui se correspondent en miroir, offrent à Robinson l'occasion de faire des réflexions sur la ressemblance et la dissemblance entre ces deux actes. Il constate ainsi que la souille et la grotte évoquent toutes les deux le passé mais tandis que l'une le fait penser à la figure morbide de la sœur, l'autre lui rappelle la figure de la mère « *prestigieux patronage* ». Ainsi Robinson est-il amené à constater que la rude descente dans le « *foyer de Speranza* » constitue non plus un ensevelissement morbide, mais une initiation fondatrice[17] :

« *Je suis tenté de reconnaître dans cette bénéfique discipline la manière de ma mère qui ne concevait pas de progrès qui ne soit précédé et comme payé par un effort douloureux. Et comme je me sens conforté par cette retraite ! Ma vie repose désormais sur un socle d'une admirable solidité »* (**VLP** : 95).

Prenant en considération l'interaction entre l'argumentation et la narration, Gilles Declercq constate que le *log-book* de Robinson, écho des débats intérieurs du naufragé, devient un véritable théâtre oratoire où se décide le destin du héros et l'évolution du récit. Les raisonnements dont il parsème son discours ont une fonction pragmatique claire : ils doivent transformer le sens et la valeur d'un phénomène, éliminer ce qui ne

BDD-A5446 © 2006 Universitatea din Pitești
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.115 (2026-11-17 07:50:45 UTC)

cadre pas avec son nouvel état d'être en proie à la solitude, d'homme en pleine transformation. Souvent les discours de Robinson illustrent la fécondité du schéma syllogistique en matière d'argumentation.

Conclusion

Le journal de Robinson qui apparaît dans le chapitre III sera inséré par fragments dans le discours du narrateur jusqu'au chapitre VIII pour se constituer en un chapitre tout entier, à savoir l'avant dernier chapitre du roman. Ce débrayage est motivé explicitement par la volonté de Robinson de marquer chaque événement important de sa vie. Le discours du personnage devient dominant par certains endroits (chapitres III, IV, V, VII et X), intensification qui est à interpréter en rapport avec le contenu raconté : les réflexions lucides sur les transformations que le protagoniste sent arriver, les décisions à prendre, les conquêtes sur l'espace de l'île et sur le temps, tout y est minutieusement noté et commenté.

Ces fragments produisent l'image d'un personnage enclin à l'introspection, être critique par rapport à ses actes. Dans la première partie du roman les réflexions marquent déjà un début de doute du protagoniste sur le bien fondé de ses actions.

Le journal, discours de Robinson, décrit longuement les débats intérieurs de celui-ci : expressions évaluatives, figures rhétoriques marquant le changement radical de Robinson par rapport à son modèle mythique, macro-structure syllogistique, tout est là et n'arrête pas de « faire signe » au lecteur attentif**.**

Notes

[1]Fr. Stirn, *Vendredi ou le Limbes du Pacifique.* L'argument ontologique est l'une des plus célèbres preuves de l'existence de Dieu. Il fut inventé par saint Anselme (1033-1109). Il prétend tirer l'existence de Dieu de l'idée même que nous en avons …, Ed.Hatier, 1983, p.49.

[2] Souligné par l'auteur.

[3] La "*procréation*" par transfert métaphorique pourrait aussi signifier l'acte par lequel un écrivain fait naître son œuvre. Il serait intéressant de rapprocher cette idée à celle de Derrida qui pose le problème du rapport: écrivain – écriture –œuvre, de la même façon.

[4] Fr. Stirn, op.cit., p.48.

[5] Cf. Marc Angenot, *La pensée pamphlétaire. Typologie des discours modernes*, cite par H. Delahaye-Carl, op.cit., p.291.

[6] **Doxa**: ensemble des opinions reçues sans discussion, comme une évidence naturelle, dans une civilisation donné, cf. Le Grand Robert.

[7] Colin Davis, "*L'empire du moi*" in RSH, no.4, 1993, P.U.L., p.41.

[8] Pour une étude plus ample de la signification de la boue, nous mentionnons l'ouvrage de G.Bachelard, *La terre et les rêveries de la volonté*, Librairie José Corti, 198 .

[9] G. Durand, op.cit., p.166.

[10] Cf. Dictionnaire Hachette : **galion**(mar.anc.) Grand bâtiment de charge armé en guerre, que les Espagnols utilisaient autrefois pour le transport de l'or et de l'argent provenant de leurs colonies d'Amérique.

[11] Cette conception sera bafouée à la fin du roman quand les matelots du Whitebird brûlent une prairie pour récupérer quelques pièces d'or sans songer qu'ils privent ainsi de fourrage les bêtes de l'île. Cf.p.209-210.

[12] H. Delahaye-Karl, *L'inversion: Réécriture, thème et structure romanesques dans les cinq premiers romans de Michel Tournier* »,Thèse de doctorat, 1994, p.382.

[13] Le parcours mythique de Robinson est signalé par A. Bouloumié dans son ouvrage *Michel Tournier. Le roman mythologique*, Ed.José Corti, 1988.

[14] Analysant le roman *Le Roi des Aulnes*, Liesbeth, Korthals Altes remarque la structure syllogistique du parcours narratif, d'Abel Tiffanges in *Le salut par la fiction ? Sens valeur et narrativité* …, Ed.Rodopi, Amsterdam-Atlanta, 1992.

BDD-A5446 © 2006 Universitatea din Pitești
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.115 (2026-11-17 07:50:45 UTC)

[15] A. Halsall, *L'art de convaincre …"* apud L'Korthals Altes, op.cit., 138.
[16] B. Dupriez, Gradus, *Les procédés littéraires (dictionnaire)* apud L.Korthals Altes, op.cit., p.139.
[17] Cf. G. Declercq, *L'art d'argumenter., Structures rhétoriques et littéraires,* Ed. Universitaires, 1992, p.198.

Bibliographie sélective

ADAM, J. – M. et Goldstein J.-P., *Linguistique et discours littéraire, théorie et pratique des textes*, Larousse, Paris, 1975

ADAM, Jean – Michel, REVOZ, Françoise, 1996, *Analyse des récits*, Seuil, Paris.

DECLERCQ, Gilles, 1992, *L'art d'argumenter,* Ed. Universitaires, Paris.

ECO, Umberto, 1991, *Lector in fabula*, Univers, Buc.

JOUVE, Vincent, 1997, *La poétique du roman*, SEDES, Paris.

KERBRAT-ORECCHIONI, Catherine, 1980, *L'Enonciation. De la subjectivité dans le langage*, Ed. Armand Colin, Paris.

MAINGUENEAU, Dominique, 1993, *Eléments de linguistique pour le texte littéraire*, Ed. Dunod, Paris.

BOULOUMIE, Arlette, 1988, *Michel Tournier. Le roman mythologique suivi de questions à Michel Tournier*, Librairie José Corti, Paris.

KORTHALS ALTES, Liesbeth,1992, *Le salut par la fiction. Sens valeur et narrativité dans Le Roi des Aulnes* de Michel Tournier, Ed.Rodopi, Amsterdam

Ouvrages collectifs

BOULOUMIE, Arlette, GANDILLAC, Maurice, dir.,1990, *Actes du Colloque de Cerisy-la Salle, Images et signes de Michel Tournier*, Ed. Gallimard, Paris.

Vendredi ou le Limbes du Pacifique, *Le Roi des Aulnes*, *Les Météores*, coll.Biblos, Gallimard, 1989.

BDD-A5446 © 2006 Universitatea din Pitești
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.115 (2026-11-17 07:50:45 UTC)